

ÉPREUVES DE FRANÇAIS

1^{ère} Epreuve : Contraction de texte (2 heures)**2^{ème} Epreuve : Dissertation (1 heure)****Les copies de la première épreuve seront rendues au bout de deux heures.****Le sujet de la deuxième épreuve sera alors communiqué aux candidats.****1^{ère} EPREUVE**

CONTRACTION DE TEXTE

(Durée : 2 heures)

*Vous résumerez en 250 mots (tolérance + ou - 10 %) ce texte d'environ 2 150 mots, extrait du livre de Jacques MONOD, **Le Hasard et la Nécessité**, Le Seuil, 1^{ère} édition 1970*

En trois siècles la science, fondée par le postulat d'objectivité, a conquis sa place dans la société : dans la pratique, mais pas dans les âmes. Les sociétés modernes sont construites sur la science. Elles lui doivent leur richesse, leur puissance et la certitude que des richesses et des pouvoirs bien plus grands encore seront demain, s'il le veut, accessibles à l'Homme. Mais aussi, de même qu'un « choix » initial dans l'évolution biologique d'une espèce peut engager l'avenir de toute sa descendance, de même le choix, inconscient à l'origine, d'une *pratique* scientifique a-t-il lancé l'évolution de la culture dans une voie à sens unique ; trajet que le progressisme scientifique du XIX^e siècle voyait déboucher infailliblement sur un épanouissement prodigieux de l'humanité, alors que nous voyons aujourd'hui se creuser devant nous un gouffre de ténèbres.

Les sociétés modernes ont accepté les richesses et les pouvoirs que la science leur découvrait. Mais elles n'ont pas accepté, à peine ont-elles entendu, le plus profond message de la science : la définition d'une nouvelle et unique source de vérité, l'exigence d'une révision totale des fondements de l'éthique, d'une rupture radicale avec la tradition animiste, l'abandon définitif de l'« ancienne alliance », la nécessité d'en forger une nouvelle. Armées de tous les pouvoirs, jouissant de toutes les richesses qu'elles doivent à la Science, nos sociétés tentent encore de vivre et d'enseigner des systèmes de valeurs déjà ruinés, à la racine, par cette science même.

Aucune société, avant la nôtre, n'a connu pareil déchirement. Dans les cultures primitives comme dans les classiques, les sources de la connaissance et celles des valeurs étaient confondues par la tradition animiste. Pour la première fois dans l'histoire, une civilisation tente de s'édifier en demeurant désespérément attachée, pour justifier ses valeurs, à la tradition animiste, tout en l'abandonnant comme source de connaissance, de *vérité*. Les sociétés « libérales » d'Occident enseignent encore, du bout des lèvres, comme base de leur morale, un écœurant mélange de religiosité judéo-chrétienne, de progressisme scientifique, de croyance en des droits « naturels » de l'homme et de pragmatisme utilitariste. Les sociétés marxistes professent toujours la religion matérialiste et dialectique de l'histoire ; cadre moral plus solide d'apparence que celui des sociétés libérales, mais plus vulnérable peut-être en raison de la rigidité même qui en avait fait jusqu'ici la force. Quoi qu'il en soit tous ces systèmes enracinés dans l'animisme sont hors de la connaissance objective, hors de la vérité, étrangers et en définitive *hostiles* à la science, qu'ils veulent utiliser, mais non respecter et servir. Le divorce est si grand, le mensonge si flagrant, qu'il obsède et déchire la conscience de tout homme pourvu de quelque culture, doué de quelque intelligence et habité par cette anxiété morale qui est la source de toute création. C'est-à-dire de tous ceux, parmi les hommes, qui portent ou porteront les responsabilités de la société et de la culture dans leur évolution.

Le mal de l'âme moderne c'est ce mensonge, à la racine de l'être moral et social. C'est ce mal, plus ou moins confusément diagnostiqué, qui provoque le sentiment de crainte sinon de haine, en tout cas d'aliénation qu'éprouvent tant d'hommes d'aujourd'hui à l'égard de la culture scientifique. Le plus souvent c'est envers les sous-produits technologiques de la science que s'exprime ouvertement l'aversion : la bombe, la destruction de la Nature, la démographie menaçante. Il est facile, bien entendu, de répliquer que la technologie n'est pas la science et que d'ailleurs l'emploi de l'énergie atomique sera, bientôt, indispensable à la survie de l'humanité ; que la destruction de la nature dénonce une technologie insuffisante et non pas trop de technologie ; que l'explosion

démographique est due à ce que des enfants par millions sont sauvés de la mort chaque année : faut-il à nouveau les laisser mourir ?

Discours superficiel, qui confond les signes avec les causes profondes du mal. C'est bien au message essentiel de la science que s'adresse le refus. La peur est celle du sacrilège : de l'attentat aux valeurs. Peur entièrement justifiée. Il est bien vrai que la science attende aux valeurs. Non pas directement, puisqu'elle n'en est pas juge et *doit* les ignorer ; mais elle ruine toutes les ontogénies mythiques ou philosophiques sur lesquelles la tradition animiste, des aborigènes australiens aux dialecticiens matérialistes, faisait reposer les valeurs, la morale, les devoirs, les droits, les interdits.

S'il accepte ce message dans son entière signification, il faut bien que l'Homme enfin se réveille de son rêve millénaire pour découvrir sa totale solitude, son étrangeté radicale. Il sait maintenant que, comme un Tzigane, il est en marge de l'univers où il doit vivre. Univers sourd à sa musique, indifférent à ses espoirs comme à ses souffrances ou à ses crimes.

Mais alors qui définit le crime ? Qui dit le bien et le mal ? Tous les systèmes traditionnels mettaient l'éthique et les valeurs hors de la portée de l'Homme. Les valeurs ne lui appartenaient pas : elles s'imposaient et c'est lui qui leur appartenait. Il sait maintenant qu'elles sont à lui seul, et d'en être enfin le maître il lui semble qu'elles se dissolvent dans le vide indifférent de l'univers. C'est alors que l'homme moderne se retourne vers ou plutôt contre la science dont il mesure maintenant le terrible pouvoir de destruction, non seulement des corps, mais de l'âme elle-même.



Où est le recours ? Faut-il admettre une fois pour toutes que la vérité objective et la théorie des valeurs constituent à jamais des domaines étrangers, impénétrables l'un à l'autre ? C'est l'attitude que semblent prendre une grande partie des penseurs modernes, qu'ils soient écrivains, philosophes, ou même hommes de science. Je la crois non seulement inacceptable pour l'immense majorité des hommes, chez qui elle ne peut qu'entretenir et aviver l'angoisse, mais absolument erronée, et cela pour deux raisons essentielles :

- d'abord, bien entendu, parce que les valeurs et la connaissance sont toujours et nécessairement associées dans l'action comme dans le discours ;
- ensuite et surtout parce que *la définition même de la connaissance « vraie » repose en dernière analyse sur un postulat d'ordre éthique.*

Chacun de ces deux points demande un bref développement. L'éthique et la connaissance sont inévitablement liées dans l'action et par elle. L'action met en jeu, ou en question, à *la fois* la connaissance et les valeurs. Toute action signifie une éthique, sert ou dessert certaines valeurs ; ou constitue un choix de valeurs, ou y prétend. Mais d'autre part, une connaissance est nécessairement supposée dans toute action, tandis qu'en retour l'action est l'une des deux sources nécessaires de la connaissance...

Le postulat d'objectivité, en dénonçant l'« ancienne alliance », interdit du même coup toute confusion entre jugements de connaissance et jugements de valeur. Mais il reste que ces deux catégories sont inévitablement associées dans l'action, y compris le discours. Pour demeurer fidèles au principe, nous jugerons donc que tout discours (ou action) ne doit être considéré comme signifiant, comme *authentique* que si (ou dans la mesure où) il explicite et conserve la distinction des deux catégories qu'il associe. La notion d'authenticité devient, ainsi définie, le domaine commun où se recouvrent l'éthique et la connaissance ; où les valeurs et la vérité, associées mais non confondues, révèlent leur entière signification à l'homme attentif qui en éprouve la résonance. En revanche, le discours *inauthentique* où les deux catégories sont amalgamées et confondues ne peut conduire qu'aux non-sens les plus pernicieux, aux mensonges les plus criminels, fussent-ils inconscients.

On voit bien que c'est dans le discours « politique » (j'entends toujours « discours » dans le sens cartésien) que ce dangereux amalgame est pratiqué le plus constamment et systématiquement. Et cela pas seulement par les politiques de vocation. Les hommes de science eux-mêmes, hors leur domaine, se révèlent souvent dangereusement incapables de distinguer entre la catégorie des valeurs et celle de la connaissance...

Revenons aux sources de la connaissance. L'animisme, avons-nous dit, ne veut ni d'ailleurs ne peut établir une discrimination absolue entre propositions de connaissance et jugements de valeur ; car si une intention, si soigneusement déguisée qu'elle soit, est supposée présente dans l'Univers, quel sens aurait une telle distinction ? Dans un système objectif au contraire, toute confusion entre connaissance et valeurs est *interdite*. Mais (et ceci est le point essentiel, l'articulation logique qui associe, à la racine, connaissance et valeurs) cet interdit, ce « premier commandement » qui fonde la connaissance objective, n'est pas lui-même et ne saurait être objectif : c'est une règle morale, une *discipline*. La connaissance vraie ignore les valeurs, mais il faut pour la fonder un jugement, ou plutôt un *axiome* de valeur. Il est évident que de poser le postulat d'objectivité comme condition de la connaissance vraie *constitue un choix éthique et non un jugement de connaissance puisque, selon le postulat lui-même, il ne pouvait y avoir de connaissance « vraie » antérieure à ce choix arbitral.* Le postulat d'objectivité,

pour établir la *norme* de la connaissance, définit une *valeur* qui est la connaissance objective elle-même. Accepter le postulat d'objectivité, c'est donc énoncer la proposition de base d'une éthique : *l'éthique de la connaissance*.

Dans l'éthique de la connaissance, *c'est le choix éthique d'une valeur primitive qui fonde la connaissance*. Par là elle diffère radicalement des éthiques animistes qui toutes se veulent fondées sur la « connaissance » de lois immanentes, religieuses ou « naturelles », qui s'imposeraient à l'homme. L'éthique de la connaissance ne s'impose pas à l'homme ; *c'est lui au contraire qui se l'impose* en en faisant *axiomatiquement* la condition d'authenticité de tout discours ou de toute action.

L'éthique de la connaissance, créatrice du monde moderne, est la seule compatible avec lui, la seule capable, une fois comprise et acceptée, de guider son évolution.

Comprise et acceptée, pourrait-elle l'être ? S'il est vrai, comme je le crois, que l'angoisse de solitude et l'exigence d'une explication totale, contraignante, sont innées ; que cet héritage venu du fond des âges n'est pas seulement culturel, mais sans doute génétique, peut-on penser que cette éthique austère, abstraite, orgueilleuse, puisse calmer l'angoisse, assouvir l'exigence ? Je ne sais. Mais peut-être après tout n'est-ce pas totalement impossible. Peut-être, plus encore que d'une « explication » que l'éthique de la connaissance ne saurait donner, l'homme a-t-il besoin de dépassement et de transcendance ? ...

Aucun système de valeurs ne peut prétendre constituer une véritable éthique à moins de proposer un idéal qui transcende l'individu au point de justifier, au besoin, qu'il s'y sacrifie.

Par la hauteur même de son ambition, l'éthique de la connaissance pourrait peut-être satisfaire cette exigence de dépassement. Elle définit une valeur transcendante, la connaissance vraie, et propose à l'homme non pas de s'en servir, mais désormais de la servir par un choix délibéré et conscient. Cependant elle est aussi un humanisme, car elle respecte dans l'homme le créateur et le dépositaire de cette transcendance.

L'éthique de la connaissance est également, en un sens, « connaissance de l'éthique », des pulsions, des passions, des exigences et des limites de l'être biologique. Dans l'homme elle sait voir l'animal, non pas absurde mais étrange, précieux par son étrangeté même, l'être qui, appartenant simultanément à deux règnes : la biosphère et le royaume des idées, est à la fois torturé et enrichi par ce dualisme déchirant qui s'exprime dans l'art et la poésie comme dans l'amour humain.

Les systèmes animistes, au contraire, ont tous peu ou prou voulu ignorer, avilir ou contraindre l'homme biologique, lui faire prendre en horreur, ou en terreur, certains traits inhérents à sa condition animale. L'éthique de la connaissance, en revanche, encourage l'homme à respecter et à assumer cet héritage, tout en sachant, quand il le faut, le dominer. Quant aux plus hautes qualités humaines, le courage, l'altruisme, la générosité, l'ambition créatrice, l'éthique de la connaissance tout en reconnaissant leur origine socio-biologique, affirme aussi leur valeur transcendante au service de l'idéal qu'elle définit.

Jacques MONOD, *Le Hasard et la Nécessité*, Le Seuil, 1^{ère} édition 1970.

Vous indiquerez sur votre copie le nombre de mots employés, par tranches de 50, ainsi que le nombre total.

Il convient de dégager les idées essentielles du texte dans l'ordre de leur présentation, en soulignant l'articulation logique et sans ajouter de considérations personnelles.

Il est rappelé que tous les mots - typographiquement parlant - sont pris en compte : un article (le, l'), une préposition (à, de, d') comptent pour un mot.

ÉPREUVES DE FRANÇAIS

1^{ère} Epreuve : Contraction de texte (2 heures)**2^{ème} Epreuve : Dissertation (1 heure)****Les copies de la première épreuve seront rendues au bout de deux heures.****Le sujet de la deuxième épreuve sera alors communiqué aux candidats.**

2ème EPREUVE

DISSERTATION

(Durée : 1 heure)

Le diagnostic de caducité des différentes morales et le remède de « l'éthique de la connaissance » que propose Jacques MONOD vous semblent-ils pertinents ?
